

LE ZIG-ZAG

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS

FRANCE ET ALGÉRIE
Un an..... 9 fr.
Six mois..... 5 »
Trois mois..... 3 »

LÉO D'ORFER

Directeur

AYMÉ DELYON

Rédacteur en chef

ERUAL

Administrateur

ABONNEMENTS

UNION POSTALE
Un an..... 12 fr.
Six mois..... 7 »
Trois mois..... 5 »

Bureaux : 23, quai de la Tournelle, 23, à Paris. — Succursale à Lyon : 95, rue Molière

SOMMAIRE

Chronique parisienne, Léo d'Orfer. — *Paula de Sauvereuil*, Henriette de Francy. — *La première d'un Corinthien*, Léo d'Orfer. — *Chronique rimée*, Jules Renaud. — *Le Théâtre Bellecour*, Maurice de Pon-geni. — *Sidi-Saïd*, Marcel Couloy. — *La petite danseuse de corde*, Georges d'Olne. — *En Cochinchine*, Ant. Brébion. — *Mon Tyran*, H. Daguet. — *Jeux d'esprit*.

FEUILLETON : *La Gouvernante Modèle*.

Nous publierons dans notre prochain numéro :

Monsieur Andrieux, chronique parisienne de M. Léo d'Orfer, retardée par la chronique sur l'amiral Courbet.

Les Extravagances d'un myope par Aymé Delyon.

Un sonnet de M. Léon Cladel.

Une poésie de M. André Tréhan.

Le Salon de 1885 (suite et fin).

Chronique Parisienne

L'AMIRAL COURBET

Nous sommes à l'année des grandes pertes. Les lettres n'ont plus de Victor Hugo, et Courbet vient demourir, laissant du deuil dans toutes les âmes françaises. Les deux hommes les plus fiers du siècle ont été dévorés par le Minotaure 1885.

Je me rappelle le jour où vint la terrible nouvelle. Ce fut un grand choc dans toutes les poitrines. « Courbet est mort ! » et toute la journée on s'accostait avec des airs mornes. La nuit semblait s'être faite du côté de l'Orient et la lumière du soleil nous parut tarie dans ses sources.

On a beau se targuer de scepticisme, on a beau ne plus croire à grand'chose : un invisible et invincible chaînon nous lie indissolument le cœur au cœur de ce qu'on nomme la patrie. Que le général de Négrier soit blessé par une balle chinoise, que l'amiral Courbet meure à bord du *Bugard*, au champ d'honneur, nous nous étonnons de sentir une larme nous perler furtivement à la paupière, et d'avoir comme un immense désolément au fond de l'âme.

Le fier homme que ce marin ! Il avait, grade à grade, conquis toute sa renommée à la pointe du sabre. Savant en tout ce qui concernait l'art naval, n'ignorant aucune des sciences contingentes, expert en tous les détails du service, bon et ferme, discipliné comme un conscrit, il sut garder une étonnante liberté de pensée sous les galons d'or de son uniforme. Et adoré de toute son escadre, comme il le fut jadis du peuple insurgé qui voulait brûler le Louvre, ce grand chef fut toujours doux aux subalternes et il conserva jusqu'à sa mort cette étonnante lucidité d'esprit dont il fait preuve dans ses lettres, qui nous le montrent prédisant par détails et grandes lignes l'avenir de l'expédition franco-tonkinoise.

La belle chose que l'obéissance passive ! Et comme l'amiral Courbet fut récompensé de celle qu'il ne cessa d'offrir à la France, gouvernée alors par Jules Ferry ! A la suite

d'une victoire, on lui prend des mains le grand commandement des troupes. Il combat au second rang aussi vaillamment qu'au premier. C'est à lui qu'on doit tous les nouveaux succès décisifs.

Mais son vieux cœur de soldat, habitué aux avanies et aux injures qu'il faut souffrir sans se plaindre est mortellement frappé par la dernière, et cette douleur saignante, ajoutée à la maladie, le tue, mais à l'aurore de la pacification.

Il tomba, fort encore, et l'œil rempli de rayons victorieux et de clartés de consolation. Et l'escadre pleura longtemps, profondément attristée. Les vieux marsouins faisaient peine à voir, et les loups de mer galonnés paraissaient des enfants laissés seuls.

Oui, sa mort fut calme, et son agonie très douce. Par delà la grande mer, sa bonne compagne, il avait entrevu la France et sa puissante douleur, tous les courages anéantis, tous les regards voilés, toutes les mains trem-

blantes. Il avait aperçu l'amiral Krantz, son frère d'armes, recevant à Toulon sa dépouille mortelle, ainsi qu'il avait reçu celle du brave amiral Pierre, naguère, et la grande population de Paris faisant escorte à ses funérailles nationales, et le dôme des Invalides où on lui préparait un magnifique tombeau.

Et il avait songé qu'il eut tort d'écrire cette phrase peu résignée :

« Quand je pense qu'il y a aujourd'hui trente-six ans, je risquais ma peau dans les rues de Paris pour préparer l'avènement de ces polichinelles-là ! »

Dormez en paix, là-bas, sous le vide des grandes voûtes ; l'air qui aura frôlé les cendres de Napoléon le Grand vous caressera comme une bonne brise marine, et les amputés de Reischoffen, de Sébastopol et du Mexique ôteront respectueusement leur casquette en passant devant votre tombeau, mon Amiral !

LÉO D'ORFER.



Paula de Sauvereuil

I
La nuit est délicieuse, étoilée comme un beau rêve de poète. Une brise caressante berce les nids sous la feuillée et répand les fraîches senteurs de la menthe sauvage et du genêt. De légers, presque imperceptibles frémissements ondoient la surface du petit bassin où miroitent les rayons de la lune.

Devant ce calme souverain qui remplit l'âme d'une poésie douce, on est tenté de nier le mal et les sombres mystères. Qui pourrait garder une pensée mauvaise sous ces milliers d'étoiles, regards des cieux ? Quelle fièvre criminelle ne s'apaiserait au souffle de cette brise parfumée, haleine rafraîchissante et mystérieuse des anges gardiens. La Douleur lassée doit suspendre sa marche, et si la Mort continue la sienne, ce n'est plus sous son aspect terrifiant de grande des-

tructrice, mais sous la forme consolante de la Délivrance. Elle ne fait point de victimes, elle fait des élus.

Ce sont là du moins les pensées qu'inspirent ces belles nuits sereines où tout semble reposer dans le sein d'une divinité bienfaisante.

Mais voilà que, soudain, les rameaux s'agitent plus fort... C'est un oiseau de proie qui passe. La terreur est dans tous les nids... Peut-être demain, au pied du hêtre, s'éparpilleront quelques plumes ensanglantées...

Voyez aussi cette lumière briller à l'une des fenêtres de la maison là-bas... Une femme vieille, solitaire et désolée. On entend ses sanglots.

Non, le mal n'a point abdiqué sa part d'empire, et la Douleur suit toujours pas à pas l'Humanité, sa sœur jumelle.

II

Onze heures sonnent. Tout le monde doit dormir dans la vieille maison des Sauvereuil. On n'entend que le cri monotone des grillons et

le tictac de l'horloge. La lune passant sur les vitraux colorés, éclaire le vestibule d'un feu de bengale multicolore qui plaque sur le cuivre des lourdes torchères, émeraudes, saphirs, rubis, et donne aux corbeilles de feuillage un éclat fantastique. L'on dirait que de bons génies préparent une fête aux habitants de cette bienheureuse demeure.

Des fêtes ! Il n'y en aura plus ici. La scène qui se passe en ce moment au petit salon bleu, menace de détruire à jamais la tranquillité du logis.

Enfoncée dans sa bergère, Paula de Sauvereuil, belle encore, malgré les cinquante ans qu'elle peut avoir, mais d'une physionomie hautaine, froisse un journal avec colère. Près d'elle, sur un pouf très bas, un jeune homme — son fils assurément, car il lui ressemble trait pour trait, mais avec une expression tout opposée — semble attendre anxieusement un arrêt.

— Ainsi, dit Mme de Sauvereuil d'un air dédaigneux, tu aimes cette jeune fille ?

— Oui, répondit Georges avec fermeté, mais en baissant la tête.

— Et si j'ai bien compris, tu veux l'épouser ?

— C'est mon plus ardent désir.

Paula fronça ses noirs et fins sourcils.

— Tu t'es imaginé que je donnerais mon consentement à un pareil mariage ?

— J'ai me suis dit que vous m'aimiez trop pour vous opposer à mon bonheur.

— Ton bonheur !... une fille de banqueroutier !... Es-tu fou ?

— Oh ! s'écria George, rouge d'indignation, vous savez bien, ma mère, que M. Lautran ne fut pas banqueroutier.

— Vraiment ! Et quel nom faut-il lui donner, s'il te plaît ? Oui, oui, je sais, tu vas me répéter la vieille histoire... Il a abandonné toute sa fortune aux créanciers... il n'a même pas sauvé la dot de sa fille... il ne s'est pas suicidé, comme on l'a prétendu ; il est mort d'une belle attaque d'apoplexie... etc. Eh ! que m'importe ! Je ne sais qu'une chose, c'est que l'épithète de banqueroutier qui te choque si fort, a été accolée à son nom et que, pour bien des gens, elle y est restée. Tant pis ! je me moque du reste. Mlle Lautran n'est plus un parti. Le malheur de son père — je veux bien croire que ce n'est qu'un malheur pour te faire une concession — l'a fatalement ternie... Au reste, si elle tient si fort à se marier, qu'elle se fasse insérer dans les petites réclames du *Figaro*... Peut-être trouvera-t-elle un acquéreur peu chatouilleux à l'endroit des origines. Mais un Sauvereuil !... Sois démocrate en théorie si tu veux, puisque cela te pose, mais en pratique, halte-là !

— Vous n'écoutez que votre orgueil, ma mère, et vous êtes cruellement injuste, fit George se contenant à peine. Eh bien, moi, j'en connais qui vous saluent et que vous recevez dans cette maison qui, dans les circonstances où s'est trouvé le père de Berthe, n'eussent point agi avec tant de délicatesse...

— Tant pis pour eux. Allons, c'est assez. Je te répète que tu n'épouseras jamais la fille de ce failli.

— Encore ! mais, s'écria George exaspéré de tant de mépris pour des êtres qu'il savait dignes de tous les respects, la fille de ce failli, cette pauvre Berthe, je l'aime...

— Aime la tant que tu voudras, fit Mme de Sauvereuil emportée, mais n'en fais point ta femme.

— C'est parce que je l'aime que j'en veux faire ma femme ! accentua le jeune homme avec énergie.

L'orgueilleuse mère pâlit. Jamais son fils ne lui avait parlé d'un ton si résolu.

— Tu oserais, lui dit-elle toute bouleversée et le regardant au fond des yeux, te marier sans mon assentiment.

Il n'y avait pas que de la colère dans ces paroles. C'était la plus douloureuse anxiété qui s'exhalait ainsi; toute la jalousie maternelle qu'éveillait cette question brûlante :

« Il pourrait donc aimer Berthe plus que moi ? »

Malgré toute la force de caractère dont elle était douée et cet orgueil qui ne l'abandonnait jamais et la soutenait jusque dans les débats du cœur, elle fut prise d'un de ces vertiges qui précèdent les défaillances.

George la saisit dans ses bras en murmurant, éperdu :

— Bonne mère chérie, je t'aime... oh ! ne doute pas de moi... Dieu sait que je t'aimerai toujours !

— Bien vrai ? dit Mme de Sauvereuil, le visage subitement rasséréné. Bien vrai, mon enfant ?

— Oh ! oui ! s'écria George avec feu.

— Alors, jure-moi de renoncer à Mlle Lautran.

— Maman !... fit le pauvre garçon avec l'intonation plaintive d'un enfant martyrisé... maman !... oh ! maman !

— Je ne serai tranquille, reprit Paula, que si tu me le jures.

— Hélas ! j'ai déjà juré à Berthe... le contraire.

— Serment d'amoureux, fit la mère d'un ton qu'elle voulait rendre léger. On en fait beaucoup de pareils dans la vie et cela n'engage à rien, heureusement. Tu peux te délier sans scrupule, va.

— Vous ne m'avez pas habitué à mentir, répliqua George simplement. Ah ! si Berthe ignorait mon amour, je n'hésiterais pas à vous faire le sacrifice que vous me demandez. Mais il est trop tard maintenant, car elle m'aime, et je me suis engagé avec elle pour la vie.

— Et moi, je ne compte plus ?

— Oh ! vous serez toujours une mère adorée. Je vous en conjure, dites oui... Nous vous bénirons et vous jouirez du bonheur que vous aurez fait.

— Jamais ! s'écria Mme de Sauvereuil en repoussant le jeune homme qui s'était agenouillé devant elle, jamais je n'accepterai cette demoiselle Lautran.

George était accablé. Ces deux amours aux prises le jetaient dans une perplexité navrante. Lequel des deux devait-il sacrifier ?... de quel côté était le devoir ?... En songeant à Berthe, la douce et loyale enfant, qui avait mis en lui toute sa confiance et qui mourrait de son abandon ; l'hésitation lui paraissait une lâcheté. Mais quand il se rappelait les heureuses années passées sous ce toit béni, enveloppé d'une tendresse si prévoyante, il se jugeait ingrat de ne pas con-

sacrer à sa mère le reste de sa vie... Ne mourrait-elle pas aussi, la pauvre femme, d'être séparée d'un fils tant aimé !... Comment pouvait-il mettre en balance ces deux créatures, l'une qui lui avait donné la vie et qui, bientôt vieille, réclamerait à son tour de tendres soins ; l'autre, qu'il connaissait depuis quelques mois à peine et qui, jeune et belle, pouvait bien inspirer à d'autres un amour fidèle ?... Oui, certes, il se devait à sa mère avant tout... Mais pourquoi Paula n'accédait-elle pas à son désir ?... Le motif qu'elle donnait : la banqueroute de M. Lautran, était injuste, car elle savait bien, comme tout le monde, que l'infortuné banquier était sorti honnête homme de cette catastrophe, et que Berthe, appauvrie, en demeurait la seule victime... Qu'elle consente au moins à voir Berthe, à la connaître, elle verrait vite que George avait bien placé son amour et que la belle jeune fille était la plus parfaite incarnation de la noblesse... Non, Mme de Sauvereuil ne voulait rien entendre... C'est elle qui sacrifiait à son orgueil le bonheur de son fils.

(A suivre)

HENRIETTE DE FRANCOY.

La première à un Corinthien.

Nous avons reçu, ce matin, une lettre fort grotesque d'un monsieur Edgar Dubois, qui signe prétentieusement « Du Bois. » Les vers que nous publions ont le don de l'énerver, et notre collaborateur Tréban l'agace d'une façon toute particulière, M. Jules Renard n'est guère non plus dans ses papiers, et, pour notre part, nous lui sommes odieux.

Nous ne tenons pas plus que nos collaborateurs à recevoir l'encens, la myrrhe et le cinname de M. Edgard Du Bois (en trois mots, s. v. p.) et, certes, nous aurions passé sous silence sa filleule épître, s'il n'avait prétendu que notre journal est un foyer de réaction et de réactionnaires (sic).

Je ne sais où il a trouvé cette bonne histoire.

Le Zig-Zag, — je tiens à le dire une fois pour toutes, — est une tribune absolument libre, ouverte de la façon la plus large à tous les talents, à toutes les idées et à toutes les opinions. Mais c'est un journal purement littéraire, pas plus blanc que rouge, et notre rédaction se compose d'effrénés socialistes aussi bien que de barons fleurdelisés plus royalistes que les d'Orléans. Si la politique s'est parfois glissée dans la littérature, c'est par hasard et parce que cela devait être littéraire. Voilà tout.

Je ne sais quelle est la poésie et la littérature qui peuvent plaire à M. Du Bois, Nous ne le forçons pas, en tout cas, à venir la quê-

chez nous, et nous ne lui avons jamais demandé ses avis. Nous le prions de les garder pour lui, désormais. Sans quoi nous nous verrions obligés, pour remettre à l'ordre ce généreux mal appris, de sortir de la réserve que nous impose la direction d'un journal qui n'eût jamais besoin de salle d'armes.

Mais toutes les bonnes choses ont une limite, M. du Bois, épistolier, doit le savoir, et ce ne nous sera nullement un ennui de prouver à ce Monsieur que nous pouvons employer la main droite, autrement bien qu'à tenir une plume pour faire de la soi-disant piètre littérature.

LÉO D'ORFER.

Chronique rimée

BOUT DE VUE

Holà hé quelqu'un
(MOLIÈRE)

Personne ! si : deux petit chiens
Qui déroulent, tout à leur aise,
A voix basse, leurs entretiens
Sur les bras maigres d'une Anglaise.
Tout près d'eux un moineau savant
Frise la neige cristalline
Et de souvenir, y dessine
Une étoile qu'il voit souvent.
Une feuille jaune perdue
Tournoyant comme un ressort,
Vibre aux doigts d'un arbuste mort
Où ses soubresauts l'ont pendue.
Au filet mince d'un vent sec
Le moineau, franc, comme un artiste,
Donne ses dessins et sa piste
Pour une fleur de neige au bec,
Puis s'en va ! L'arbuste cramponne
La feuille à son ourlet subtil.
L'Anglaise efface son profil
Les petits chiens dorment : personne.

JULES RENARD.

Le Théâtre-Bellecour

Une erreur nous a fait dire, dans le précédent numéro, que l'ouverture avait été fixée au 10 septembre ; c'est seulement le 20 qu'elle aura lieu et qu'il nous sera permis d'admirer les splendeurs de *Théodora*, le drame de M. Sardou, que M. Simon va nous offrir en premier lieu.

Sans vouloir faire ici l'histoire du Théâtre-Bellecour, nous devons pourtant rappeler que sans lui beaucoup d'œuvres de premier ordre et beaucoup d'artistes de talent seraient encore pour nous des inconnus

et qu'à lui seul nous devons d'avoir pu les apprécier et les applaudir. Qui ne se rappelle le merveilleux orchestre dirigé par Lévy ? l'admirable interprétation du *Roi de Lahore* ? la mise en scène féerique de *Michel Strogoff* ? les curieuses représentations d'opéra italien ? la magnificence déployée dans *Jeunesse de Louis XIV* ; et tant d'autres merveilles que le Théâtre-Bellecour seul a produites avec ses propres ressources, alors que nos théâtres municipaux se traînaient honteusement dans le répertoire courant, sans jamais en sortir, avec une subvention de deux cent cinquante mille francs. Voilà ce qu'a fait ce « trop beau » théâtre, et dans une aussi remarquable campagne, il n'a recueilli que les risées et les sarcasmes d'un public abruti par la férule municipale et incapable de distinguer ce qui est vrai de ce qui est faux. C'est une vérité pénible à avouer et qui nous fait honte !

Pourtant avec M. Simon, nous pouvons prédire une saison brillante et fructueuse, car l'intelligence et les capacités de ce directeur sont si grandes, qu'il saura obliger le public à aller au théâtre et à y retourner malgré lui et malgré les insinuations calomnieuses que ne manquera pas de souffler, comme par le passé, une certaine presse vendue à la concurrence.

Terminons en annonçant que *Théodora* sera interprétée par Mme Sarah Bernhardt, MM. Marais, Garnier, Rouyer et tous les créateurs parisiens ; les décors sont ceux de la Porte-Saint-Martin, et la mise en scène la même qu'à la création.

Donc ce sera un spectacle extraordinairement remarquable dont nous ne manquerons pas de rendre compte à nos lecteurs.

MAURICE DE PONGENI.

SIDI-SAÏD

Quel tonnerre lointain ! — Quel sourd rugissement ! Sidi-Saïd vainqueur terrorise la terre : Les échos ébranlés du Maghreb solitaire A ce fracas sans nom répondent longuement L'air vibre tout à coup jusques au firmament ; L'Arabe fuit et lance au vent son cimenterre ; Au fond du noir ravin la fouguese panthère, Comme un cheval honteux, rampe furtivement. Il compte, ce sultan, les pas de sa victoire, Quand la mer apparaît du haut d'un promontoire A ses yeux éblouis pris d'un subit émoi. Il se recueille et dit dans son effroi sublime : — « Quel est donc ce lion qui rugit mieux que moi, Et dont l'autre sonore est ce béant abîme ? »

MARCEL COULLOY.

LA GOUVERNANTE MODÈLE

HISTOIRE LYONNAISE

(Voir le journal depuis le numéro 74)

A cette époque, peu d'équipages roulaient dans Lyon, malgré que ses fortunes princières fussent grandement mieux assises qu'en 1885, où, d'une part, la funeste Bourse et ses marivaudages peu galants, et de l'autre, les crises soit commerciales ou civiles de patron à ouvrier, n'eussent pas encore rédimé, en 1845, les larges fortunes de la grande ville.

Le parc de la Tête-d'Or allait se créer, ainsi que les larges quais et nos belles rues ; donc, peu de possibilité de rouler en équipage. Ajoutez que les rues, aujourd'hui pavées de pavés plats, ne l'étaient encore que de ce qui déforma les pieds de générations entières, aussi bien pour les chevaux que pour les hommes, grâce à ces pavés durs, ronds et inégaux, si justement nommés : des œufs à la coque, mais là c'était l'œuf qui écrasait. Aussi une voiture était elle un faste, surtout chez des gens n'en possédant point en propre.

Mais la boulangerie Chauffet ne s'inquiétait plus du Tintin et de sa fille qui, pour en rire avec ses voisins partageant de reste les idées de la Tour de la Belle-Allemande, comme on appelait en surplus la superbe Théodosie : une allusion aux proportions gigantesques de la dame dont le toit abritait la petite Autrichienne.

La Tour de la Belle-Allemande est un ancien édifice seigneurial bâti sur la rive gauche de la Saône, entre Serin et l'Île-Barbe ; il doit son nom à un père barbare qui y enferma, jusqu'à sa mort, la gentille demoiselle éprise d'un trop gentil écuyer.

Amélie était sortie de pension après avoir par ses brillants succès scolaires inauguré la robe verte et noire à 18 50 le mètre de chez la mercière ; ce fut ce jour là qu'il fallu admirer la gloire incomparable de l'importante boulangère. Levée dès l'aube et gourmandant encore six fois davantage le personnel ahuri, elle envoya Toïnette au marché, lui commandant du bon... la rappela pour lui donner 10 francs en surplus de la monnaie, ce sera fête chez nous ce soir, ma fille... Amélie aura tant de prix qu'il me faudra bien un mulet pour tout porter, tu entends, Jacquot, ce sera toi qui descendras le tout, âne entêté que tu es.

— Ah ! bourgeoise, dites seulement... pourvu que la demoiselle vienne, répandit platoniquement, l'âne mulet interpellé.

Il fallut, en effet, Jacquot pour redescendre quinze livres et six couronnes y compris celle d'excellence, de Sagesse et d'Instruction religieuse... si la robe verte et noire se tient encore debout après les assauts subis dans les levées, les bascules, les plongeoins ineffables de dame Chauffet accaparant tout l'auditoire dans ses prosternations, ses prosternations devant son Amélie, c'est que la robe sortait en effet de chez Sumène et fils et que la soie non encore agrémentée du plomb et de la glucose de nos jours.

Amélie arrivée à la maison, laissant passer l'ivresse des premiers instants, élaboré en diners *chenus* avec des amis qui savouraient les ortolans dans les plats des grands jours ; puis, Amélie, comprenant que les courses en voiture, outre qu'elles prenaient le précieux temps de dame Chauffet, annihilait trop les mouvements orageux chez la turbulente Théodosie, qui se laisserait bientôt des marches triomphales à la César, la boulangère n'ayant nullement comme cet aventurier, le besoin de convaincre l'univers de ses fortunes diverses.

Lorsque, non-seulement en rue Mercière mais en tout Lyon, on sut que la petite Autrichienne était superbe, que son père Chauffet était riche et que ce serait tout pour la Jolie, la glorieuse mère adoptive descendit de sa voiture louée au jour « à dix francs ».

Doux Jésus de la Claudia, Mme Chauffet se prit avec empressement son tablier de toile éblouissante et ne chercha autre tous les matins, comme jadis, qu'à glisser ses 100 kilog. intimes derrière le grandiose comptoir de marbre blanc à bandes rouges : ce comptoir de 5,000 francs, le constant orgueil de la parvenue et le constant déboire du Tintin Chauffet, qui n'avait jamais pu s'en ériger un qu'en bois vernis, craquant de toutes parts (comme sa bourse), ma chère, faisait remarquer la maligne belle-sœur.

Donc, le calme revenu, Amélie complètement fidèle à son idée, amena sa mère à la placer, par l'intermédiaire des religieuses, dans un atelier « comme il faut ».

— Elle pourrait s'en passer... mais elle dit qu'elle s'ennuie, dame Claudia...

— Eh ! ça pourra lui servir, insinua la jalouse...

— Lui servir ! quand je suis là, vous rêvez, dame Claudia ! Et quand je ne serai plus là... Dieu merci, on sait écrire, et ma notaire pourrait en dire plus long...

L'habileté de la jeune fille ne la laissa pas longtemps à l'atelier inspecté par dame Chauffet.

(A suivre.)

ERUAL.

LA PETITE DANSEUSE DE CORDE

A ma petite amie Fanny M.

Souvent vous l'avez vue
De blanc tout habillée et couverte de fleurs,
Sur la corde tendue
Sauter joyeusement devant les spectateurs...
Alors, blonde fillette,
Vous vous disiez tout bas, voyant son air lutin
Et sa grâce coquette :
« Que je voudrais ainsi danser soir et matin !... »
Vous avez une mère
Qui tendrement, enfant, guide vos premiers pas,
Et, loin de la misère,
Heureuse vous vivez : vous ne l'ignorez pas.
Mais ce dont je me doute
C'est que vous ignorez les chagrins, les douleurs,
Que toujours sur sa route
Rencontre la pauvrete en retenant ses pleurs...
Quand d'un sommeil paisible,
Sans crainte vous dormez dans votre petit lit,
Chaud, moelleux et flexible,
La danseuse, de froid est transie et gémit ;
Et quand, bien dorlotée,
Vous entendez au loin la tempête gronder,
L'enfant déshéritée
N'a rien pour se couvrir, rien pour se reposer...
Aussi, quand curieuse,
Vous irez voir encor sauter joyeusement
La petite danseuse,
Donnez lui votre obole et donnez largement :
La loi de la nature
Est qu'il faut s'entraider, et Dieu dans sa bonté,
Grava, je vous l'assure,
Au fond de votre cœur le saint mot « Charité »...
GEORGES D'OLNE.

EN COCHINCHINE

(Suite)

Si vous volez bien, mon cher Redac-chef, aujourd'hui tout en conservant comme titre la rubrique de *En Cochinchine*, je laisserai en repos les indolents Annamites pour vous entretenir de leur voisins, les *Cambodgiens*, avec lesquels qu'en disent certains journaux de France, nous sommes bel et bien en guerre, ayant à soumettre non des insurgés et des pirates, mais bien des révoltés, des patriotes, si vous voulez qu'ique ce titre ne convienne nullement aux peuples de l'extrême-Orient pour lesquels le mot patrie est vide de sens. Cela paraît être une monstruosité, une affirmation hasardée, hélas, non pourtant, il suffit même d'avoir séjourné quelques semaines dans l'Est de l'Asie pour se rendre parfaitement compte que le patriotisme est un souffle inconnu, un sentiment absent chez la race jaune.

Nous guerroyons donc avec le Cambodge et depuis près d'une année, c'est une des conséquences du fameux traité du 17 juin 1884 modifiant à notre avantage le protectorat de ce pays, notre vassal depuis 1860.

Le Cambodge ancien empire Kmer, fut très puissant, il y a quelques siècles, le peuple devait être brave et avoir atteint un degré de civilisation excessivement avancé, si on en juge par les ruines qui couvrent toute l'étendue de ce pays, dont anciennement la Cochinchine faisait partie.

C'est dans le Cambodge actuel que se trouve les ruines grandioses dont l'imposante majesté stupéfie d'admiration l'heureux voyageur qui les contemple, les plus belles sont celles d'Angkor, l'ancienne capitale de l'empire déchu, elles ont une étendue considérable et de l'avis de beaucoup d'explorateurs, ce sont les plus merveilleuses que l'on connaisse, les nombreux bas-reliefs, les panneaux et statues qui y sont à profusion sont admirables comme style oriental, les Parisiens peuvent du reste se faire une idée de ses ruines gigantesques par le fameux *Amayot*, dont une partie a été amenée lors de l'exposition de 1878 et figura au Trocadéro où on l'a laissé, l'*Amayot* est un géant au corps de serpent sculpté dans un seul bloc de granit, le tronçon que l'on peut admirer à Paris à sept mètres de longueur.

Angkor dont je me propose de visiter l'enceinte avant ma rentrée en France, afin de pouvoir vous en parler en toute connaissance, fut abandonné vers le milieu du quinzième siècle. C'est du reste à cette époque que commencèrent cette guerre de quatre siècles avec le Siam et l'Empire d'Annam, guerre continuellement désastreuse, pour le malheureux Cambodge.

La capitale actuelle de l'ex-empire Kmer est Phnum-Peuls, sur le Mékong, Nôrodôn I^{er} y a sa résidence officielle, l'autre capitale est Oudouny, résidence de la reine-mère, actuellement âgée de plus de quatre-vingt ans, qui y a un apanage, le second roi frère de Nôrodôn réside dans l'une et l'autre de ces deux villes.

Le Cambodge est couvert de forêts impénétrables, les parties découvertes sont des marécages ou des rizières. A la saison des pluies le Mé-Kong, qui prend sa source en Chine et qui se grossit des eaux des grands lacs dont le plus important est le Talé-Sap, inonde le territoire à Phnum-Peuls, au-dessus duquel il s'est divisé en deux bras, est de dix mètres. La campagne entière est sous l'eau. Une chaussée élevée pavée et assez bien entretenue unit les deux capitales du royaume.

Le Cambodgien est d'une taille plutôt grande que petite et de forte corpulence, il est membré en hercule, sa tête tient de la race nègre dont il a les cheveux légèrement crépus, le nez épaté et les lèvres charnues, pourtant il appartient par sa couleur de terre de sienne à la race jaune.

Son seul vêtement est un morceau de cotonnade roulé autour des jambes, il en relève l'un des pans qu'il passe entre les cuisses et fixe à la ceinture, ce costume est très rudimentaire, porté en France, il provoque d'indiscrètes regards. Mais sous les tropiques on est indifférent à ces détails de toilette, d'ailleurs s'ils s'alarmaient se voyant scrutés du regard, l'Européenne répondrait à eux et aux Indous qui se couvrent de la même... feuille de vigne. « Je vous verrai tout nu, du haut jusqu'en bas, que votre peau ne me tenterait pas. »

La créole aurait aussi raison dans son indifférence que la servante de Molière.

Je vous disais plus haut que le *langouti* ou *pagne* était le seul vêtement du Cambodgien, j'aurais dû ajouter que le *riche* le complétait d'un parapluie et parfois d'une sorte de petite chemise, mais cela est rare, très rare, si rare que les frères du roi même son plus jeune le benjamin de la reine mère, ne se présente jamais en public que le torse nu.

Quant aux femmes qui, elles, sont souvent jolies, comme les hommes elles s'enroulent les jambes dans une pièce d'étoffe qu'elles laissent pendre en jupe, et se couvrent le torse d'une sorte de longue camisole collante descendant jusqu'au ventre qu'elle enveloppe et très échancrée sur la poitrine. L'ajustement de cet étui moule discrètement les formes et fait valoir la taille que ne saurait trouver à critiquer la plus grincheuse bimbèche de sous-préfecture.

L'un et l'autre sexe a les cheveux coupés à l'ordonnance; quelques-unes se ceignent la tête d'une étroite bande de cotonnade ou de crêpe de soie.

Le peuple et la terre étaient je pourrais même dire sont encore la propriété du roi; seul possesseur dans ses états et qui peut à son gré disposer de la vie et des biens de ses malheureux sujets dont le despotisme a fait un troupeau de brute vivant au jour le jour, redoutant le séjour des bourgades où ils sont exposés aux exactions des mandarins, l'esclavage pour dette existe sur les rives du Mé-Kong, dans Phnum-Peuls à chaque pas on rencontre des gens, la chaîne au cou suivant leurs créanciers portant son parapluie ou sa boîte à bétel.

(A suivre),

Ant. BRÉMON.

Mon Tyran

Je ne suis pas suspect d'aimer la tyrannie ;
Dans mes vers, j'ai cent fois chéri la liberté ;
Mon cœur de citoyen, qui vibre avec fierté,
Se briserait le jour où ma France bénie,
Retombant dans la honte et dans l'ignominie,
Accepterait le joug d'un maître détesté...
J'aimerais mieux mourir qu'être ainsi garrotté.
Car j'estime l'honneur encor plus que la vie !...
Et cependant... — voyez comment nous sommes
(faits —
Moi, le républicain, je souffre les méfaits
D'un despote exigeant dont l'œil malin pétille.
Ses caprices pour moi sont des ordres d'Etat ;
Je suis l'humble sujet d'un pareil potentat :
Mon Tyran !... c'est Bébé, c'est ma petite fille !
H. DAGUET.

Les Livres

Les éditeurs Ed. Monnier et C^e, 16, rue des Vosges, vont publier, le 15 septembre, un nouveau volume de Rachilde, *La Virginité de Diane*. C'est un roman de mœurs artistiques et provinciales, qui fit le succès de l'ancien *Henri IV*, et qui nous a paru d'un puissant intérêt et d'une très grande curiosité.

Nous aurons à enregistrer sûrement un succès aussi pour la maison Monnier, succès encore plus sérieux que celui de *Nemo*, qui parut en mars dernier et fit un certain vacarme.

Les mêmes éditeurs préparent une édition illustrée du *Tiroir de Mimi Corail*, un recueil de nouvelles du même auteur, dont le *Progrès National*, un grand journal qui va paraître, doit donner *L'Homme au gant rouge*, roman parisien, que Rachilde croit son chef-d'œuvre, ce qui n'est pas peu de chose, à notre avis.

Les *Fantômes*, étude cruelle, par M. Charles M. Flor O'Squarr, vient de paraître à la librairie Jules Lévy.

On est saisi par le réalisme que ce volume étale; hâtons-nous de dire que ce réalisme est de bon ton.

Ecrit dans un style clair et accessible à tous, ce livre dénote une profonde connaissance du cœur humain; ironique parfois, vrai toujours, l'auteur a su faire une œuvre qui restera, œuvre qui a sa marque bien personnelle et sa place indiquée dans les bibliothèques de ceux qui se soucient de l'avenir de notre littérature.

M. Flor O'Squarr n'en est pas à ses débuts, et les *Fantômes* viennent affirmer ses qualités de dramaturge et de fin ciseleur littéraire.

POUSSE DE FEUILLES.

Nous annonçons dans notre dernier numéro *La Gazette poétique*, *Le coup de feu*, etc. Voici que l'on nous annonce pour le mois prochain *La Jeunesse littéraire*, organe du Cercle libre de la jeunesse littéraire, et tribune libre ouverte aux jeunes écrivains désireux de se produire.

Directeur : M. Henri Mayence, 2, rue Berthe, à Paris.

Et *La Plume libre*, rédigée entièrement par ses abonnés, avec deux concours par mois, portrait des lauréats, biographies, etc. Les renseignements seront donnés aux bureaux du *Zig-Zag*.
Directeur : M. Marc André.

SOCIÉTÉS

La Société littéraire et dramatique fondée le 17 janvier 1883 (45, quai de la Tournelle), qui a pour but de développer le goût de la littérature et du théâtre et de faire connaître les œuvres des jeunes, donne des soirées le deuxième jeudi de chaque mois et vient de publier un volume : *Premières armes* ou les membres de la Société ont mis des poésies, études et fantaisies, parmi lesquelles nous en avons remarqué de fort intéressantes et ayant une véritable valeur. Les principaux d'entre les Sociétaires vont publier *Le Coup de feu*, dont nous avons déjà parlé et M. Eugene Châtelain, un des vice-présidents va mettre en librairie *Les Exilées de 1871*, poésie, fables et chansons, avec une belle préface d'Ach. Le Roy.

Une plaquette aussi bien écrite que pleine d'actualité se trouve ici dans tous les kiosques ou à Abbeville, chez l'éditeur-imprimeur Rataux. — L'amiral Courbet, par un ami de la famille.

Rien que la couverture de ces petits documents si véridiques invite à feuilleter ce que peut contenir le drapeau tricolore, ce drapeau de Courbet et le notre qui enflamma le courage en montrant aux soldats de Courbet le chemin de l'honneur.

JEUX D'ESPRIT

Mot carré inédit

Vous connaissez tous mon premier,
Car il fut premier de sa race ;
Et mon second, droit coutumier,
Chez nos pères a laissé sa trace :
Une partie du genre humain
Traina la chaîne de misère,
Et au profit du *suzerain*
Courba l'échine vers la terre.
Dans un élément redouté,
Mon troisième est la qualité ;
Et mon dernier, original,
En vers, bagasse, est sans égal !...
REINOM.

KOULAO ROI DES POTAGES

SE VEND PARTOUT

SANTIARD & C^e — LYON

CONCERTS BELLECOUR

Tous les soirs, de 8 h. 1/2 à 11 heures, grand concert par l'Orchestre de la Ville, sous la direction de M. A. LUIGINI.

Prix d'entrée : 50 centimes

Mardis et Vendredis : GRANDS FESTIVALS

LIQUEUR DES DAMES

(Voir les annonces à la quatrième page)

ALCOOL DE MENTHE DE RICOLÉ

45 ANS DE SUCCÈS
33 RÉCOMPENSES — 12 MÉDAILLES D'OR
Bien supérieur à tous les produits similaires
ET LE SEUL VÉRITABLE
Infaillible contre les indigestions,
Maux d'estomac, de cœur, de nerfs, de tête, etc.,
et dissipant le moindre malaise.
PRÉSERVATIF CONTRE LES ÉPIDÉMIES
Eau de Toilette et Dentifrice très appréciés.
Fabrique à LYON, 9, cours d'Herbouville. — Dépôt à PARIS, 41, rue Richer.
EXIGER LE NOM DE RICOLÉ
Dépôt dans les principales Pharmacies, Parfumeries et Epicerie fines.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

La Compagnie des chemins de fer de l'Ouest désireuse de faciliter aux voyageurs les repas que l'arrêt souvent restreint des trains les empêchent de prendre confortablement aux buffets a organisé dans les principaux buffets de son réseau, un système de paniers à provisions. Ces paniers, faciles à emporter dans les wagons, contiennent, avec tout le matériel nécessaire, un repas complet froid et composé de jambon, de langue fourrée ou de saucisson, d'une portion de viande froide (bœuf, veau ou gigot), d'un dessert et d'une demi-bouteille de vin. — Le prix est de 3 fr. et de 3 fr. 50 si on prend un quart de volaille au lieu d'une portion de viande froide. Les voyageurs leur repas terminé, n'ont qu'à remettre les paniers aux conducteurs du train.

Eugène PIROU, Photographe

PARIS — Boulevard Saint-Germain, 5 — PARIS

LA PLUS BELLE INSTALLATION DE PARIS

Photographe de l'Institut, de la Magistrature et de l'Etat-Major général.

Médaille d'or, Nice 1884

AU SORBIER

Parures de Bals et de Mariées
Plantes pour Appartements

Jules GIRARD

Rue de la République, 16, près la Bourse
LYONPlumes et Fleurs, Chapeaux de Feutre
CHAPEAUX DE PAILLEFormes pour Chapeaux, Nouveautés pour Modes, Dentelle
FICHUS, VOILETTES, RUCHES

PRIX DE GROS

GRANGE FILS AÎNÉ

Ci-devant rue d'Algérie, 2

ACTUELLEMENT RUE BOILEAU, 42

Fabrique de Meubles Riches et Ordinaires
GRAND CHOIX DE TOUT BOIS ET DE TOUT STYLE
EN MAGASINMaison recommandée pour la bonne confection
et la solidité de ses produits

A la Renommée

41, place de la République, 44

Cette maison bien connue pour la supériorité de ses marchandises et pour vendre réellement bon marché, prévient sa clientèle, que cette année, elle s'est surpassée pour le grand choix, la bonne qualité et la très grande élégance de toutes ses chaussures pour Hommes, Dames et Enfants.

Chaussures de Chasse, de Marche,
de Luxe et Cérémonies
MOLLETIERES imitant la BOTTE de CHEVAL
CHAUSURES POUR LAWN TENIS

Le Gérant : P.-M. PERRELLON

Lyon. — Imp. Perrellon, grande rue de la Guillotière, 23

